FEUILLETON DE L'ABEILLE.

NOUVELLE-ORLEANS, 19 DECEMBRE 1860.

LES SABOTEURS DE LA FORÊT NOIRE.

XIII.

LE JUGEMENT.

Le serpent fit une dernière grimace ; il n'avait pas fait tant semblant de mort pour devenir l'esclave de l'opérateur le général. Tous ceux qui avaient été témoins de cette étrange scène du Prix d'indigestion à la brioche accordé au vieux soldat ; tous ceux qui connaissaient personnellement n'avait élever la voix ; on entendait seulement les sanglots que Marguerite ne parvenait pas à étouffer.

—Comment, diable, dit Max Binder, en s'adressant au jeune saboteur, tu as tailléen bavette, tu pouvais faire un excellent métier, servir utilement ton pays, et tu aimes mieux devenir comme un lâche !

Fritz devenu impassible et stoïcien, ne répondit pas et fléchissant, même pendant les plus démonstrations enfantines ! Qu'importait en vient à froid et le bien, le mal, le laid et le gentil ; on bivouaque en rase dans la boue, et on chemine le jour de la bataille ; n'est-ce pas, Mathias ?

—C'était le bon temps, mon général, soupira le sergent d'un air mélancolique.

—Oui, disons cette bombe ! c'était le Bon temps. Tu le reverras, Mathias, de cette terrible charge de cavalerie qui enfonce notre carré et qui me passe sur le corps. Tu me ramasses après la mêlée. J'avais la jambe cassée et les côtes en pièces ; tu me crois mort.

—Tonnerre ! ça chauffait dur ce jour-là, général.

—Quoique blessé toi-même à la cuisse, tu m'enlevas sur tes épaules au milieu de la mitraille, et je n'étais pas léger, hein ! vieux hidalgo ?

Mathias sourit :

—Vous n'étiez alors que capitaine, mais vous étiez déjà pas mal enfoncé lourd, mon général.

—Tu me portas heureusement jusqu'à l'ambulance, témoin le cheval de mon ami Binder.

—Je vous remis perté en diable, mon général.

—Et je t'en remercie encore par la chose du monde la plus précieuse, la vie de Max !

—Mon devoir général, mon strict devoir.

Max Binder tendit sa moustache d'un air distrait.

—Aussi ne m'en-t-on jamais rien demandé, pas même de l'avancement.

Mathias Werner se redressa avec orgueil.

—C'est qu'il ne m'a pas empêché de devenir sergent, général.

—Mais je sais aussi que tu t'en souviens dit en toi-même : Le vieux Max est un ingrat, car on ne doit jamais oublier l'homme qui nous a sauvé la vie !

—O'est votre opinion, général ! dit Mathias en regardant Fritz avec une expression étrange.

—On doit lui prouver sa reconnaissance en toute occasion, et on n'a que un cœur de bêtes ; lui ouvrir un boulevard à la reconnaissance, le défendre au prix de son sang s'il est en danger.

Mathias répéta à voix basse :

—C'est votre opinion, général !

—Donc, je t'en veux, mauvaise tête, d'avoir regardé Max Binder comme un égoïste et un ingrat, et de ne lui avoir pas témoigné la reconnaissance que tu lui devais.

—Mais je le connais, tu en es témoin, il m'a tiré de la discipline militaire, et le sergent veut être quitte avec son officier.

—Mathias, pâle, indigné, et fixa avec Mathias Werner un regard chargé de mépris.

Ce dernier s'approcha de son chef.

—Vous m'êtes pourtant dit, général, que l'homme à qui on a sauvé la vie doit reconnaître ce service au prix de son sang, nous pensons de même qu'un cœur vil et lâche.

Max Binder n'eut pas l'air de l'entendre, mais s'adressant à la jeune fille d'un ton bourru :

—Ne me croyez pas injuste, ma belle enfant, l'arrêt que je prononce, tout vrai calculé le pourcentage à par place. Je vais vous en donner la preuve à tous les deux. Mathias, si j'ai sparre, lorsque je suis revenu à moi, en tête de nuit. Un deux et bonnette vinage, mon général.

Max Binder fronça le sourcil.

—Tu parles comme un pasteur et non comme un soldat, Mathias ; la désertion est toujours un acte de lâcheté, souvent de, quelque prétexte qu'elle se couvre. Cependant, ce que ce drôle a fait là est bien, très bien même !

Le général regarda Fritz et un vague sourire de satisfaction illumina son visage. Il pensait.

—Quel dommage ! il me faudrait un régiment de guillards pareils !

Ce membre n'échappa pas à Marguerite, qui quittant les méplaces inciéses de cette scène. Elle se jeta tout éperdue aux pieds de Max Binder et lui baisa les mains avec violence :

—Grâce, monsieur le général, grâce pour le pauvre Fritz !

—En vous le jetant à genoux ! dit avec colère le vieux soldat. Qu'elle est molle la fille ! Voilà le avoir à bataille avec des pleurnicheries de femme ! Est-ce votre mioche qui vous rend si ami-sensible, mon jeune homme, que Max Binder ne se accorde pas plus de trente bleesés et de deux jours bleus que d'une pipe cassée !

Marguerite se leva toute honteuse et si bouleversée de son humeur accueil, que tous les regards se portèrent sur elle avec une pitié mortelle pourris son visage et qu'un rougeur de honte jaillit de ses yeux.

Le général, en voyant ses efforts, se repentit presque de son emportement. Il reprit d'une voix moins rude :

—Voyons, mon enfant, qui donc vous pour vous aider et de votre affaire ?

Marguerite tremblait et ne pouvait répondre.

—Même dans le cœur de ces femmes ?

Elle balbutia :

—Non, monsieur le général, je sais si franche.

Max Binder frappa la terre du pied avec impatience :

—Eh bien vous en épouserez un autre, me belle. Il ne manque pas de jolis garçons dans la Forêt Noire.

Et il tira de lui tourner le dos.

Désespérée, la pauvre fille s'agenouilla en mains suppliantes la main du général :

—Mais vous ne savez pas la vérité, s'écria-t-elle. Le sergent ne vous a pas tout dit. Fritz Wendel est innocent. Vous ne voudriez pas condamner un innocent, monsieur le général ! Vous êtes sévère, mais vous êtes bon. Vous ne condamnez pas pour le plaisir de faire des places ; on des sœurs foyers de pauvre paysans. Quand les mêmes raisonnent vous redemandez leur enfance vous leur répondez, qu'à ces pauvres gens il n'a tué, c'est la loi, la loi sanglante du soldat. Mais la loi ne vous ordonne pas de tuer un innocent. Je ne demande pas grâce pour Fritz parce qu'il est bon, parce qu'il est brave, parce qu'il est généreux. Je vous ai crié : Justice, monsieur le général ! parce qu'il est incapable de manquer à son devoir et à son serment. C'est la Marguerite, une pauvre veuve, en mère, qui, depuis que son mari a expiré à l'emploi de garnir et de répandre son repentance. Quand elle lui versait la liqueur fatale qui devait andantir pendant deux jours au volontaire, son heure et sa raison, elle croyait que ce serait son fils pour elle et nous le garder pour la mort !

Ainsi, Fritz, sous ce bruit, le vieux Hidner ne se fâcha pas, bien au contraire, il se leva, et d'une voix émue il ordonna l'arrestation, malgré l'un et l'autre des deux prisonniers, malgré l'un comparaître, malgré l'un et l'autre des deux prisonniers.

Mathias, pâle comme un mort, jeta à Fritz un regard de reproche, et, sans prononcer un mot, il se mit à genoux.

—Adieu, Gretchy, sois heureuse, ton mari t'aime ! Adieu, mon père, ne me maudis pas, je suis innocent !

Le sergent Mathias Werner s'inclina avec respect devant le général :

—Je suis à vos ordres, mon général.

Max Binder fronça le sourcil.

—Tu parles comme un pasteur et non comme un soldat, Mathias ; la désertion est toujours un acte de lâcheté, souvent de, quelque prétexte qu'elle se couvre. Cependant, ce que ce drôle a fait là est bien, très bien même !

Le général regarda Fritz et un vague sourire de satisfaction illumina son visage. Il pensait.

—Quel dommage ! il me faudrait un régiment de guillards pareils !

Ce membre n'échappa pas à Marguerite, qui quittant les méplaces inciéses de cette scène. Elle se jeta tout éperdue aux pieds de Max Binder et lui baisa les mains avec violence :

—Grâce, monsieur le général, grâce pour le pauvre Fritz !

—En vous le jetant à genoux ! dit avec colère le vieux soldat. Qu'elle est molle la fille ! Voilà le avoir à bataille avec des pleurnicheries de femme ! Est-ce votre mioche qui vous rend si ami-sensible, mon jeune homme, que Max Binder ne se accorde pas plus de trente bleesés et de deux jours bleus que d'une pipe cassée !

Marguerite se leva toute honteuse et si bouleversée de son humeur accueil, que tous les regards se portèrent sur elle avec une pitié mortelle pourris son visage et qu'un rougeur de honte jaillit de ses yeux.

Le général, en voyant ses efforts, se repentit presque de son emportement. Il reprit d'une voix moins rude :

—Voyons, mon enfant, qui donc vous pour vous aider et de votre affaire ?

Marguerite tremblait et ne pouvait répondre.

—Même dans le cœur de ces femmes ?

Elle balbutia :

—Non, monsieur le général, je sais si franche.

Max Binder frappa la terre du pied avec impatience :

—Eh bien vous en épouserez un autre, me belle. Il ne manque pas de jolis garçons dans la Forêt Noire.

Et il tira de lui tourner le dos.

Désespérée, la pauvre fille s'agenouilla en mains suppliantes la main du général :

—Mais vous ne savez pas la vérité, s'écria-t-elle. Le sergent ne vous a pas tout dit. Fritz Wendel est innocent. Vous ne voudriez pas condamner un innocent, monsieur le général ! Vous êtes sévère, mais vous êtes bon. Vous ne condamnez pas pour le plaisir de faire des places ; on des sœurs foyers de pauvre paysans. Quand les mêmes raisonnent vous redemandez leur enfance vous leur répondez, qu'à ces pauvres gens il n'a tué, c'est la loi, la loi sanglante du soldat. Mais la loi ne vous ordonne pas de tuer un innocent. Je ne demande pas grâce pour Fritz parce qu'il est bon, parce qu'il est brave, parce qu'il est généreux. Je vous ai crié : Justice, monsieur le général ! parce qu'il est incapable de manquer à son devoir et à son serment. C'est la Marguerite, une pauvre veuve, en mère, qui, depuis que son mari a expiré à l'emploi de garnir et de répandre son repentance. Quand elle lui versait la liqueur fatale qui devait andantir pendant deux jours au volontaire, son heure et sa raison, elle croyait que ce serait son fils pour elle et nous le garder pour la mort !

—Assez, Gretchy, sois heureuse, interrompit froidement le jeune homme, ton mari t'aime ! Adieu, mon père, ne me maudis pas ; je suis innocent ! Adieu, monsieur le général, je suis à vos ordres, je suis prêt à vous suivre.